

LES SABOTS

Tante Ursule.

I

Tante Ursule ferma sa porte avec soin et vint s'asseoir au coin de la cheminée.

Non, décidément, elle n'irait pas à la messe de minuit cette année: le froid était trop vif et ses jambes trop lourdes.

Cela la contrariait fort, car elle était bonne chrétienne... A son avis du moins, c'est à dire qu'elle accomplissait d'une façon rigide ses devoirs religieux, ne manquant jamais l'office et disant régulièrement ses prières.

Quant à l'esprit de l'Evangile, à la loi de pardon et d'amour de Jésus qui a dit: "Aimez-vous les uns les autres," c'était pour elle une mort, et si elle possédait une des trois vertus théologales, ce n'était assurément pas la dernière.

Tante Ursule était ses sabots et les mit à l'écart dans la loggia; la neige était si épaisse que les quelques pas qu'elle avait faits dans la rue "pour voir" l'avaient trompés jusqu'aux chevilles.

Lentement elle commençait à se dévêtir, écartant la cloche appesantie les fidèles; et, à cet appel vibrant, sonore dans le grand silence de la nuit, on voyait à travers les rideaux, de petites lueurs danser comme des feux follets: c'étaient les lanternes des villages voisins qui bruisaient sans bruit sur des tapis de neige.

Parfois cependant quelques: "Hou! Hou! tante Louchon?" tombaient dans la cheminée avec une poignée de neige qui grésillait sur le foyer.

C'était quelque marmot épique qui saluait ainsi la vieille fille dont la demeure assise en contre-bas du chemin de l'église avait son toit presque au ras du sol.

Cette disposition permettait aux gamins du village, dont elle était amie dévouée, qu'elle les détestait elle-même, de lui jouer impunément des tours poudrés.

Tantôt, avec une longue gauloise, lui renversait ses charmes pendant qu'elle était aux champs tantôt, on lui jetait quelque temps ou quelque rat mort dans son sacot, etc.

Bientôt, le son des cloches, l'éclat des lanternes, les rires des enfants, tout s'éteignit à la fois.

Alors, tante Ursule entra dans son alcôve, se mit au lit et souffla sa chandelle.

II

La chambre n'était plus éclairée que par quelques tisons rouglés.

Tante Ursule ne dormait pas, son œil gris, dur et brillant comme l'acier, était fixé sur ses gros sabots placés devant l'âtre.

Elle pensait au temps, si lointain, hélas! où il y en avait deux mignonnes paires s'étalant côte à côte ainsi que dormaient les deux ours dans leur couchette.

En ce temps-là, tante Ursule n'était pas une vieille fille méchante et avare; c'était une joyeuse fillette au bon cœur, un visage souriant, entourant de soins maternels "sa sœurlette" plus jeune et près de qui elle rasplapait la mère rappelée à l'esprit.

Ursule était laide, elle louchait, mais si quelque raillerie lui rappelait sa disgrâce, elle s'en consolait en admirant la jolie figure et les yeux si doux de sa petite Adeline qu'elle aimait d'une tendresse passionnée et jalouse.

Adeline avait pour sa grande sœur une affection aussi profonde mais moins exclusive et, quand se présentait un époux à son gré, elle trouva fort naturel de l'accepter pour mari.

Ce fut un coup terrible pour Ursule qui n'avait jamais songé que l'enfant tant chérie pût lui échapper ainsi.

En vain les jeunes époux lui offrirent-ils de venir demeurer avec eux, elle refusa même de les recevoir, et farouche, s'enferma dans la demeure paternelle devenue la sienne.

Adeline se dévotait. "Bah! ça se passera", disait le mari.

Il ne connaissait pas sa belle-sœur!

La raoune, loin de s'apaiser, se fit que grandir; elle répondait obstinément toutes les avances, et quand ses mignonnes sèves lui naquirent, elle ne voulut ni aller l'embarquer ni s'en marier.

Depuis, le jour du baptême quand le cortège passa devant la maison close, un petit coin de rideau se souleva et une dragée était tombée dans le jardin.

Ursule la ramassa et la conserva précieusement.

Puisieurs fois, l'enfant grandissant, Adeline vint avec elle frapper à la porte de la vieille fille, elle se souvint jamais; mais un jour, tante Ursule ayant rencontré la petite Rosette sans sa mère:

"Veux-tu m'embrasser? lui dit-elle.

"Oui, ma tante," répondit la fillette.

Deux larmes glissèrent sur les cheveux blancs de Rosette et, dès lors, elle vint souvent chez sa tante qui la traitait comme elle avait gâté sa mère, mais sans consentir à pardonner à celle-ci.

III

Rosette allait atteindre ses douze ans quand le malheur s'abattit sur ses parents.

Son père, menuisier de son état, tomba malade et fut contraint pendant de longs mois à un chômage forcé; les clients l'abandonnèrent, les économies s'épuisèrent et quand, bien faible encore, il reprit la varlope et le rabot, il ne trouva plus d'ouvriers, plus de crédit, et les créanciers menacèrent de faire vendre la maisonnette du pauvre ménage.

En cette extrémité, Adeline se décida à s'adresser à sa sœur qui, vivant seule, était relativement riche et aurait pu facilement lui aider.

Mais les années avaient endurci ce cœur blessé: Ursule répondait radement la pauvre femme, lui reprochant son mariage avec aigreur et ne ménageant pas son beau-frère.

Etait-il trop grand seigneur pour se mettre chez les autres, qu'avait-il besoin d'être à son compte; s'il ne trouvait pas de travail au pays il n'avait qu'à chercher ailleurs.

"C'est ce que nous ferons, puisque tu nous refuses," répondit doucement la jeune femme.

Tante Ursule éprouva une légère émotion à l'idée de ce départ... ils emmenaient donc Rosette?

"Ecoute, dit-elle d'un ton moins rude, je veux bien faire quelque chose pour ta fille. Laissez-la moi, je l'éleverai et elle héritera de mon bien."

Adeline secoua la tête. "Non, répondit-elle, notre enfant est notre seule richesse, et puis Rosette serait malheureuse avec toi; plus tard tu ne lui pardonnerais pas non plus de te quitter."

"A ton aise!" Adeline et son mari quittèrent le village pour aller chercher fortune ailleurs.

Comme ils passaient devant le logis de la vieille fille, un voix fraîche monta vers elle-ci.

"Adieu, tante Ursule." Le cœur lui manqua, elle fut sur le point d'ouvrir sa porte, de rappeler sa sœur...

Mais elle se raidit contre son émotion, "Tant pis pour eux", dit-elle. Ce fut surtout tant pis pour elle.

Dès lors, elle n'eut plus aucune joie, aucune affection. Elle resta seule, isolée de tous, ne se plaisant qu'à amasser de l'argent, beaucoup d'argent dans un vieux bas, au fond de son armoire.

Pour qui? Pour personne, car elle ne songeait même pas à ceux qu'elle avait si durement repoussés.

Depuis trente ans qu'ils n'avaient plus donné signe de vie, ils étaient morts, bien sûr!

Et cette pensée ne lui arrachait même pas une larme.

IV

Dependant, ce soir-là, tous ces souvenirs effacés défilaient devant elle tandis que son œil fixe contemplant les tisons blanchissants de cendre.

Elle revoyait sa vie, non telle qu'elle avait été, mais telle qu'elle l'aurait pu être, sans son égoume et sa dureté: sa sœur, heureuse par elle et la bénissant; sa petite Rosette grandissant auprès d'elle et venant chaque jour égarer son foyer désert; enfin, sa vieillesse paisible entre toutes ses affections qu'elle avait détruites, et son dernier regard se reposant sur des êtres chers.

Et elle mourrait seule, comme un chien!

Un matin, sa porte ne s'ouvrait plus, on viendrait... On la trouverait raide, glacée, et l'on dirait:

"Bon débarras! En voilà une qui ne laisse pas de regrets..."

Ah ça! Qu'est-ce qui lui prend? Qu'est-ce que ces idées-là!

Par un effort de volonté, elle se tourne vers la muraille, enfonce sa tête dans l'oreiller et s'endort...

"Miséricorde! que se passe-t-il?"

Avec un fracas épouvantable, quelque chose vient de tomber dans la cheminée et se débat dans les cendres.

"An voleur!" "Je ne suis pas un voleur, Madame," dit une petite voix tremblante.

Tante Ursule alluma sa chandelle et vit un petit garçon pâle et grelottant qui joint ses menottes blanches par le froid et la regardé avec terreur.

"J'ai marché de ce côté-là... j'en fouppais dans la neige... tout d'un coup j'ai senti que ça cadait... Je vous demande pardon, Madame.

"Tu n'es pas du pays, alors?" "Non, Madame, je suis Parisien et j'arrive de Saint-Quentin.

"Tu n'es pas blessé, au moins?" dit-elle un peu radoteuse.

"Non, je crois... ça ne fait rien... et puis j'ai si froid que je ne sens pas le reste.

"Pauvre petit! attends je vas te réchauffer."

Tante Ursule alla dans le fournil et rapporta une brassée de sarments.

Bientôt un feu clair et pétillant répandit une bonne chaleur. L'enfant souriait à la flamme, son pâle visage souffreteux résistait une béatitude infinie.

"Oh! merci Madame; que vous êtes bonne," dit-il.

Bonne! il y avait bien des années que la vieille fille n'avait reçu un pareil compliment; elle en eut le cœur tout réchauffé.

Ansi, prenant le pauvre sur ses genoux, elle leva ses épaules, lui prépara un peu de vin chaud et l'interrogea avec bonté.

Il s'appela Louis Lefranc, il était orphelin: sa mère était morte quelques jours auparavant à Saint-Quentin où la maladie l'avait contrainte de s'arrêter, et il avait dû continuer seul sa route.

"Où vas-tu comme ça?" "A Thanelles, Madame.

"Thanelles, mais c'est ici?" "Ici? quel bonheur! Je croyais que je n'arriverais jamais.

"Tu es donc des parents ici?" "Oui... je ne sais pas... Tevez, Madame connaissez-vous ce nom-là?"

Il tira de la poche intérieure de sa veste une enveloppe qu'il tendit à la vieille fille.

Elle devint très pâle. "Pour qui?" demanda-t-elle d'une voix toute changée.

"Pour ma tante, si elle vit encore... En mourant, ma pauvre maman m'a dit: "Mon petit Louis, tu n'as plus personne au monde que ta grand'tante Ursule; elle ne t'a jamais vu, mais elle avait tendrement aimé sa mère et elle avait un peu d'affection pour sa petite Rosette... elle en aura peut-être aussi pour toi... Va la trouver et donne-lui cette lettre..." Oh! mais il ne faut pas l'ouvrir, Madame!

"C'est moi qui suis ta tante Ursule, dit-elle en embrassant l'enfant tout saisi.

"Vons! oh! tant mieux, ma tante, vous avez l'air si bon!"

En effet, les larmes, cette rosée divine, qui inondaient le visage de la vieille fille, y avaient mis la douceur du Ciel; et si, penchées sur l'humble toit, les deux mères voyaient l'orphelin sur les genoux de la tante, caressant ses boucles blondes, elles devaient être rassurées et bénir la Providence.

Grand fut l'étonnement, lorsque le lendemain, à la messe du matin, on vit tante Ursule se diriger vers l'église avec son petit compagnon.

Mais quand on l'interrogea. "C'est un petit-neveu que j'ai trouvé dans mes sabots."

A chacun son Noël: les joujoux aux enfants, les enfants aux vieillards.

On connaît le langage des fleurs.

Il en est un autre tout aussi curieux, mais bien moins répandu, et pour cause: c'est le langage des pierres précieuses.

Toutes les pierres précieuses correspondent à un mois de l'année, et chacune, à l'époque indiquée, exerce son influence.

Janvier.—L'hyacinthe ou le grenat: constance et fidélité. Février.—L'améthyste: paix du cœur.

Mars.—La sanguine; courage et discrétion. Avril.—Le saphir ou le diamant: innocence ou repentir.

Mai.—L'émeraude: amour heureux. Juin.—L'agate: longs jours de santé.

Juillet.—Le rubis: oubli des chagrins. Août.—La sardoine: félicité conjugale.

Septembre.—La chrysolithe: préservatif contre la folie. Octobre.—L'opale: espérance dans le malheur.

Novembre.—La topaze: amitié. Décembre.—La turquoise: bonheur inaltérable.

Les dames, de leur côté, prétendent que les pierres précieuses sont de tous les mois, surtout quand il s'agit de les leur offrir.

Mort du Colonel St-George.

New York, 3 mai.—Le colonel Etienne St-George, un des premiers favoris du Bengale, est mort d'hydropisie en cette ville.

YETTE

I

Comme son nom menu qui tenait dans une syllabe, dans un souffle presque, Yette, à dix-huit ans, était toute fraîche, toute gracieuse, les mains fines, le bonnet mignon; mais ses grands yeux larges—deux étoiles—éclaraient radieusement son visage et rendaient Yette si jolie, que, par tous les villages où elle habitait, les femmes elles-mêmes, en la rencontrant, se retournaient, charmées, et chuchotaient:

"Regardez la passer: c'est le printemps!"

Ce printemps n'était fait que de bourgeons encore; nulle fleur d'amour ne s'était épanouie dans ce petit cœur tout neuf.

Yette ne connaissait rien de la vie, si ce n'est qu'il y avait sur la terre du soleil, des chansons et de la gaieté.

"Du matin au soir on l'entendait chanter, et dans sa demeure, heureuse par elle, son rire perlait en notes légères.

"Petite, disaient les voisines, une belle fille comme vous ne se marie qu'avec un roi!"

"Laissez! laissez! marmotait sa vieille grand'mère. Elle se mariera selon son cœur. Ce sera mieux!"

Un matin d'avril, Yette reçut, par des messages mystérieux, deux grandes lettres, l'une bleue, l'autre rose.

Dans la première, on lui écrivait qu'on se mourait d'amour pour elle.

Dans la seconde, on déclarait qu'on se tuerait, si elle ne voulait pas accorder sa main.

Les beaux yeux de Yette se voilèrent. "Oh les vilains mots! Mourir! Se tuer!"

Etait-ce donc là l'amour? Au fond de son cœur, pourtant, quelque chose d'étrange, d'incertain, de très-doux venait de vibrer.

Et la jolie Yette, qui jadis ne pensait qu'à rire, rêva.....

II

L'auteur de la lettre bleue était Jean, un beau garçon, à la moustache fière; jamais il n'avait parlé à la jeune fille que de choses indifférentes, mais tout à coup elle se rappela ses rougissements, ses façons gauches, ses regards gênés, quand il se trouvait auprès d'elle.

Lui!... Jean... pour mari! Yette sourit, puis, machinalement, déchira la lettre en petits morceaux qui s'éparpillèrent sur le sol.

"Après tout, pensa-t-elle, pourquoi pas?"

Mais elle tenait dans sa main gauche l'autre lettre à peine dépliée.

Celle-là était signée par Pierre, un jeune homme du pays voisin, pâle et blond, très-estimé; plusieurs fois elle l'avait rencontré, chez des parents, mais jamais ils n'avaient échangé de longs propos.

Lui aussi il l'aimait d'amour, et au point de commettre une folie si elle ne voulait pas être sa femme.

Se marier!... déjà!... Pierre ne lui déplaisait pas. Au contraire. Il avait l'air bon et simple, et ne serait-ce pas une joie charmante de s'associer à sa vie.

Mais, alors, Jean?... Yette déchira la lettre rose, comme elle avait déchiré la lettre bleue, et leurs débris se mêlèrent sur le gazon.

La pauvre petite se trouvait toute déconcertée.

Que faire? Que penser? Fallait-il répondre?... Yette repassa dans sa mémoire les événements de toute sa vie; jamais elle n'avait causé de peine à personne, cherchant toujours à se montrer bonne, charitable, avec chacun.

Grand'mère passait. Yette accourait, lui mit les bras autour du cou et, câline, interrogea:

"Qu'aurais-tu fait si, le même jour, de deux côtés, on t'avait dit que l'on t'aimait?"

Grand'mère, stupéfaite, essaya ses lunettes pour être bien sûre que c'était sa petite Yette qui parlait ainsi.

"Dame! mignonne, ce que j'aurais fait... C'est bien simple... Je me serais demandé quel était celui des deux que j'aimais moi-même.....

La belle solution! Lequel des deux? Mais Yette n'en savait rien. Tous deux lui paraissaient très-gentils et lui faisaient bien de l'honneur en pensant à elle!

Ce soir-là, elle ne dormit guère, cherchant à résoudre le grave problème.

Peut-être Pierre était-il plus sérieux? peut-être Jean était-il plus joli garçon? Oui, ma foi Jean valait mieux, si tant était qu'elle pût penser à se marier, idée qui ne lui était encore point venue jusque-là. Mais que dirait Pierre? N'avait-elle pas parlé de s'aller tuer, si elle refusait? Fallait-il le laisser mourir? Et quand, très-tard, Yette n'en

dormait, son choix n'était pas encore fait; seulement, en attendant, tout bas, et chacun, elle accorda un peu de son cœur.

III

"Yette, j'ai à te parler." "Qu'y a-t-il, mon père?"

"Il y a que quelque'un m'a demandé la main, aujourd'hui même... Un riche parti... J'ai subordonné ma réponse à la tienne, bien entendu, et je tiens à savoir ce que tu penses."

Yette trembla. "De quoi donc s'agit-il, père?"

"De Christian, le fils de mon vieil ami Claude, le plus riche fermier des environs."

Quoi! Christian, le riche Christian, songait à elle, pauvre Yette? Certes oui, c'était un fameux parti, un parti auquel rivaient les plus belles filles du pays!

Yette aimait à bavarder avec Christian, le samedi matin, quand, avant d'aller à la foire voisine, il s'arrêtait pour prendre un petit coup de cidre, en disant bonjour.

A cette idée qu'il l'avait demandée, Yette sentit son cœur battre très-fort.

"Et bien! mignonne!" Elle allait répondre; mais, soudain, elle songea à Jean et à Pierre, les associés dans sa pensée contre ce nouveau venu.

Ils en mourraient, bien sûr, tous les deux comme ils l'avaient écrit!

La veille, elle avait rencontré Pierre, qui, en l'apercevant, avait rougi; en outre, elle avait cru distinguer plusieurs fois, le soir, des bruits de pas sous sa fenêtre et, cachée derrière son volet, elle avait deviné la silhouette de Jean.

Eu son cœur jusque-là si calme, si peu fait aux déceptions et aux souffrances, un violent combat se livra.

Depuis quelque temps, elle avait rêvé de l'amour comme de tendresses, sans arrière pensée, sans amertume, sans regret, et voilà que l'amour lui apparaissait une chose douloureuse, une bataille qui laissait des victimes sur le chemin.

Et ce serait elle, la petite Yette, si frêle, si mignonne, la cause de tous ces drames!

Après une grande semaine de réflexion, comme son père insistait pour connaître sa réponse au sujet de Christian, elle baissa la tête et, doucement, répondit:

"A qui bon, mon père?... Il me semble que je ne serais pas complètement heureuse!... Attendez!"

Christian, le samedi suivant, ne passa point, affligé sans doute et, de son côté, Yette pleura.

IV

Elle était plus jolie que jamais maintenant; ses grands yeux avaient pris une expression de tristesse qui lui allait délicieusement.

Après Pierre, après Jean, après Christian, d'autres vinrent qui l'aimèrent aussi et le lui dirent.

Elle aurait voulu, de son côté, donner son cœur tout à fait, vivre avec un brave et bon compagnon des années de joie, mais cette pensée la tourmentait sans cesse que d'autres passent souffrir par elle!

Au moins, tant qu'elle ne dirait définitivement "non" à personne, ils avaient tous le droit d'espérer encore.

Et elle ne se prononçait pas. A chacun, elle accordait un peu de sa tendresse douce et reconnaissante.

"C'est étrange! disaient les gens, la petite Yette ne se marie pas! Ce n'est pourtant pas faute de prétendants! Elle tourne la tête à tous les garçons de la ville!"

"Elle aime peut-être?" "Qui?"

"L'on ne sait!" Le temps passa. Christian s'était marié par ailleurs, et richement.

Pierre ne s'était pas allé pendre, ni jeter dans la rivière. Il avait fait mieux. Il venait de célébrer ses accordeilles avec un de ses cousins.

Quant à Jean, il ne quittait plus le cabaret.

Yette avait appris tout cela et chaque fois, en ayant eu de la peine; avait cru dans la parole de chacun d'eux, et chacun d'eux avait emporté un peu de son cœur.

Et d'autres encore, après des serments d'amour éternel, s'en étaient allés, oubliés!

"Tu vois, Yette, disait la grand'mère, tu es bien fait de ne pas te décider; l'amour des hommes n'a point de durée!"

V

Un matin, le bruit se répandit que Yette était malade, bien malade.

Christian lui-même était venu caché sous une grande houppelande pour ne point être reconnu; il n'était pas heureux en ménage et regrettait Yette.

Pierre avait rompu ses accordeilles; le souvenir de Yette lui tenait trop au cœur.

Près de la porte aussi était Jean, qui avait déserté le cabaret ce jour-là.

Mais aucun n'osait entrer. Ils se regardaient avec défiance, jaloux les uns des autres semblant comprendre pourquoi ils étaient tous venus ainsi.

L'un d'eux pourtant frappa à la porte.

Une voix caressée répondit: "Laissez-moi; ma pauvre petite se meurt!"

Le vent soufflait, très-à-propos. Etait-ce parce qu'il fouettait leurs visages, ou pour quelque autre cause? Ces hommes pleuraient.

Silencieux, ils attendaient dans la nuit, espérant que Yette irait mieux.

Tout à coup, dans la maison, il y eut un grand cri.

"Oh! c'est fini!" dit Christian. Le vent soufflait avec plus de violence.

Quand on leur permit d'entrer Yette reposait dans sa belle robe blanche, avec une gerbe de fleur dans ses bras. Ses grands yeux, ses yeux qui avaient fait qu'on l'avait tant aimée, étaient clos. Seule sa petite bouche avait un sourire encore.

Les jeunes hommes doucement pénétrèrent dans la chambre, tête nue.

"De quoi est-elle morte?" demanda l'un.

La grand'mère ne répondit pas mais une voix murmura: "D'amour peut-être!"

Alors, la grand'mère, qui sanglotait dans un coin de l'âtre, se leva, prit la gerbe qui reposait dans les bras de Yette et, sans parler, cueillit une fleur pour chacun des jeunes gens.

DELAREY

Le vainqueur de Tweebosch.

Il a été beaucoup question, ces jours derniers, du vaincu de Tweebosch. On a moins parlé du vainqueur, de ce Delarey, à l'œil terne et silencieux, auquel les Anglais devaient donner le surnom de "faciturne" et qui traverse cette guerre légendaire en accomplissant, en sourdine et sans fracas, des exploits.

C'est pourtant une physionomie intéressante parmi des figures qui intéressent. Aucun général boer, pas même l'extraordinaire et fantastique Dewet, n'a indigné depuis deux ans autant de défaites aux troupes anglaises que Delarey.

La statistique fait foi de cette affirmation: c'est lui qui commandait à Modder-River, lui qui fit du revers de Maggersfontein un débâcle pour les highlanders, lui qui remporta les victoires de Uitsval Nek, de Nooitgedacht et de Vlakfontein, lui qui est l'auteur de la récente catastrophe du convoi britannique enlevé près de Klerksdorp, lui qui, à Moedwill et dans l'engagement du convoi Von Donop, faillit annihilier des forces anglaises considérables. En parlant de lui, le général French devait dire un jour:

"Aucun chef boer ne nous donnera jamais autant de tracas que Dewet, mais aucun ne nous coûtera autant de vies que Delarey...."

La mort devait pourtant faucher autour de lui. A Modder-River, son fils, un enfant de quinze ans, faisait le coup de feu à ses côtés. Une balle vint le frapper en pleine poitrine et l'éteignit raide mort. Delarey se pencha sur le cadavre de son enfant, resta un moment silencieux, faisant une prière, puis:

"Qu'on me fasse venir mon second fils, ordonna-t-il.

Deux jours après, Delarey avait de nouveau un enfant à côté de lui pour se battre; celui-là n'avait plus que treize ans....

La douleur éprouvée par cette âme héroïque ne devait pourtant jamais s'effacer, et long temps, plus d'un an après, tandis que dans un campement, des burgers parlaient de lord Roberts, à qui la guerre avait rapporté un comté, une dotation de cent mille livres sterling et un poste de